

Études littéraires africaines

Florent Couao-Zotti : de l'écriture et de l'art d'en vivre

Entretien réalisé le 23 juillet 2014 à Porto-Novo par Raymond G. Hounfodji



Number 42, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1039412ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1039412ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(2016). Florent Couao-Zotti : de l'écriture et de l'art d'en vivre : entretien réalisé le 23 juillet 2014 à Porto-Novo par Raymond G. Hounfodji. *Études littéraires africaines*, (42), 151–159. <https://doi.org/10.7202/1039412ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

FLORENT COUAO-ZOTTI :
DE L'ÉCRITURE ET DE L'ART D'EN VIVRE
Entretien réalisé le 23 juillet 2014
à Porto-Novo par Raymond G. Hounfodji

Peut-on vivre de l'écriture littéraire ? En Occident, l'historiographie montre que, du Moyen Âge au XIX^e siècle, nombre de grands noms littéraires subsistèrent grâce aux rentes royales ou aux largesses privées, aux héritages ou aux activités parallèles. Par exemple, pour survivre, Voltaire, sous les auspices de ses amitiés dans le milieu financier, apprit à investir et à spéculer ; Rousseau vivait en grande partie de la protection et de la bonté de généreux admirateurs ; Valéry dépendait d'un riche industriel...

En Afrique, les écrivains des premières générations ne vivaient pas non plus de leurs créations : la plupart d'entre eux exerçaient d'autres professions, principalement comme enseignants mais aussi comme journalistes, politiciens ou fonctionnaires internationaux.

Aujourd'hui, dans le cadre de la globalisation économique et du règne du best-seller, la tendance change de plus en plus. Quelques-uns peuvent devenir, du jour au lendemain, millionnaires, voire milliardaires avec leurs écrits. La Britannique J.K. Rowling, les Américains Toni Morrison, Stephen King, Stephenie Meyer, Veronica Roth et James Patterson, le Brésilien Paulo Coelho, pour n'en mentionner que quelques-uns, font partie de la courte liste des écrivains qui ne vivent que de leurs écrits. Mais en Afrique, vivre de son art relève quasiment d'un rêve, de nos jours. N'y-a-t-il cependant aucun espoir ? Déjà, au moment où elle faisait le plus parler d'elle par sa production littéraire, ne disait-on pas que la Franco-Camerounaise Calixte Beyala vivait uniquement de sa plume ? Plus récemment, des écrivains africains comme l'Ivoirienne Tanella Boni et le Béninois Florent Couao-Zotti essaient vaille que vaille de sortir de cette ornière en faisant de l'écriture une carrière, un métier à plein temps.

Au Bénin, Couao-Zotti est une sorte d'oiseau rare, qui domine la scène littéraire par ses publications et interventions. Âgé de 52 ans, il fait partie des écrivains africains contemporains connus, au même titre qu'Alain Mabanckou, Tanella Boni, Emmanuel Dongala, Fatou Diome, Daniel Biyaoula, Tierno Monenembo, Boubacar Boris Diop... S'il est moins connu aux États-Unis parce que ses œuvres ne sont pas encore traduites en anglais, il porte actuellement le flambeau de la littérature béninoise et la représente aussi bien dans son pays que sur la scène africaine et internationale. Auteur de plusieurs romans et nouvelles, il se consacre aussi aux arts de la scène et au septième art.

Dans la première partie de l'entretien qu'il m'a accordé, il parle entre autres de ce que l'art d'écrire représente pour lui et dévoile également ses stratégies personnelles pour faire de l'écriture un gagne-pain permanent, un métier qui nourrisse véritablement l'auteur africain, contrairement aux idées reçues.

*

Raymond Gnanwo Hounfodji (RGH) : *Comment aimeriez-vous qu'on vous présente ?*

Florent Couao-Zotti (FCZ) : J'aimerais qu'on me présente tout simplement comme écrivain. C'est plus court, c'est moins emphatique et ça résume mes activités parce que je ne suis pas seulement producteur de littérature : je m'intéresse également au cinéma, je m'intéresse aussi à l'art en tant que critique. Donc, j'explore beaucoup de domaines, mais ils sont tous liés à l'écriture.

RGH : *Nous reviendrons sur vos projets. Pour le moment, dites-moi ce que représente pour vous l'écriture, l'art d'écrire ?*

FCZ : Je dirai que l'écriture, c'est, disons, ma vie. J'aurais pu me contenter d'être professeur, de rester dans mon coin et de vivre de cela puisque j'ai été formé à l'École Normale Supérieure de Porto-Novo. Ou alors, à un moment donné, j'aurais pu m'exiler, partir en France et continuer d'être professeur ou d'être animateur à l'intérieur des espaces, des institutions autour des enfants. Mais je dirais que c'est une part entière de moi qui aurait été complètement négligée ou ensevelie. Et donc l'écriture pour moi, c'est une espèce de commerce avec l'imaginaire, mais c'est également une identité propre, mon identité, qui se révèle à travers ce que je produis. Donc, je m'imagine mal passer une journée sans écrire ou sans lire. Alors, je crois que si jamais je vais en prison et qu'on m'interdit d'écrire ou qu'on m'interdit de lire, alors là, on m'aura achevé...

RGH : *Pour continuer sur cette lancée, quel est selon vous le rôle d'un écrivain dans une société comme la nôtre et dans le monde ?*

FCZ : La question se pose à deux niveaux. Le premier est celui du rôle de l'écrivain dans une société où il n'y a pas une tradition de l'écrivain. On n'a pas une tradition de l'écrivain parce que, d'abord, l'écrivain est lié à l'écriture ; or, l'écriture n'est pas ancrée dans les habitudes de la majorité de la population. Alors comment voulez-vous que celui qui fait de l'écriture, à la fois, sa passion et son gagne-pain puisse être vu par ceux qui n'ont pas l'habitude de lire et ceux

qui n'ont aucune relation avec l'écriture ? Ça c'est la première question qu'on se pose.

La deuxième question qu'on se pose, c'est celle de ceux qui ont accès à l'écriture, ceux qui sont allés à l'école et donc forcément ont eu à lire, ou entièrement un écrivain ou des extraits de texte d'un écrivain : comment ceux-là perçoivent-ils l'écrivain ? Dans l'ensemble de la presse, l'écrivain, pour ceux-là, c'est quelqu'un qui écrit des textes, qui parle de beaucoup de choses mais dont la vision reste, comment dirais-je, sclérosée. Comme si l'écrivain, c'était quelqu'un qui n'a pas une image de celui-là qui est en accord avec l'ensemble de la société et qui écrit sur la société. Donc c'est quelqu'un qui est enfermé dans sa tour d'ivoire et, de temps en temps, sort la tête, regarde le monde de façon panoramique. C'est la vision que les gens ont de l'écrivain. Mais pour ceux qui sont lettrés, je veux dire instruits, l'écrivain, on s'attend à ce qu'il prenne à bras le corps les problèmes de la Nation, non pour qu'il les résolve mais pour qu'il en parle. C'est quelqu'un qui met en exergue les problèmes que les gens rencontrent tous les jours. Donc, il est capable de les projeter sur la scène nationale pour que les gens sachent exactement ce qui se passe et quelles sont les solutions qu'on peut apporter pour y remédier. Mais il y a une telle exigence sur ce qu'on attend d'un écrivain que parfois l'écrivain se surprend à dire : non ! ce n'est pas à moi que ça revient ; ce sont les associations, ce sont les gens, les structures, les ONG qui organisent la veille citoyenne qui doivent faire ça, et non pas l'écrivain. Il est déjà écrivain ; c'est déjà une tâche importante d'être écrivain sans avoir à prendre à bras le corps les problèmes de l'ensemble de la société.

RGH : C'est vraiment intéressant ce que vous dites. Cela me fait penser à votre ami Alain Mabanckou. À la parution de son roman Mémoires de porc-épic (Seuil, 2006), je lui avais écrit pour lui demander de m'expliquer les raisons qui l'avaient poussé à écrire un roman de ce genre, une sorte de fable romancée, alors qu'il y a des problèmes réels, plus sérieux et plus pressants en Afrique comme les guerres civiles, la recrudescence de l'immigration et les nombreuses tragédies qui en découlent, et la liste est longue. Dans sa réponse, parmi tant de choses qu'il disait, il me faisait comprendre qu'il n'écrivait pas sur commande et qu'il n'était pas non plus un sapeur-pompier. En substance, il disait qu'il n'était pas là pour résoudre les problèmes sociaux. Avez-vous une réflexion par rapport à ses propos ?

FCZ : Je pense qu'il a vraiment raison. C'est-à-dire qu'un écrivain, c'est quelqu'un qui est vraiment libre. Donc, il est libre d'aller à contre-courant. Si son bon vouloir, c'est d'aller se jeter dans la mer,

il peut le faire. En tout cas, à partir du moment où il pose chaque acte, où il prononce chaque mot, il faut qu'il le ressente vraiment. Donc, il n'a pas une obligation par rapport à l'ensemble de la société ; il n'a pas une obligation par rapport à la politique. Mais la seule obligation qu'il a, que moi je pense nécessaire, c'est qu'il ne doit pas se taire quand par exemple le pays est en feu. Il ne doit pas se taire quand il y a des crimes graves qui sont perpétrés contre les droits de l'homme. Il ne doit pas se taire quand la démocratie est en danger. Pourquoi est-ce que je dis ça ? C'est parce qu'il risque lui-même d'être emporté si jamais les crimes qui sont en train d'être perpétrés arrivent jusqu'à lui. On donne l'exemple de cet homme qui disait : « Quand ils sont venus chercher les communistes, j'étais là et je n'ai rien dit parce que je n'étais pas communiste ; quand ils sont venus chercher les juifs, j'étais là, je n'ai pas bronché parce que je n'étais juif mais quand ils sont venus me chercher, il n'y avait personne pour me défendre ». C'est ce qui doit motiver l'écrivain à dénoncer, à alerter quand il y a des crimes qui sont commis contre les droits de l'homme et contre la démocratie.

RGH : On dit généralement que le métier d'écrivain, et a fortiori l'écriture sans objectif professionnel, ne nourrit pas son homme en Afrique. J'ai constaté chez vous que vous essayez de faire mentir ce constat. Vous vous consacrez entièrement à l'écriture. Vous en sortez-vous ?

FCZ : C'est tout simple. Moi, je pars du principe que quand on se consacre à une activité, quelle qu'elle soit et qu'on veut en vivre, si on rate ça, il faut faire autre chose. Donc, du jour où j'ai abandonné la craie et que je me suis dit que j'allais vivre entièrement de l'écriture, je me suis balisé le chemin. J'ai pris des dispositions pour faire en sorte que les droits que génère mon écriture soient réguliers. Mais il ne s'agit pas de s'arrêter simplement à l'écriture littéraire. Il fallait explorer d'autres domaines dans lesquels je me sentais également à l'aise, à commencer par l'écriture théâtrale. Quand mes pièces sont publiées, surtout en dehors du Bénin, elles me rapportent de l'argent. L'écriture cinématographique, ça rapporte de l'argent ; la bande dessinée, ça rapporte de l'argent. Je reçois beaucoup de commandes de textes à gauche et à droite. Bien évidemment, je fais des conférences sur des thématiques qu'on me demande d'alimenter et d'articuler. Tout cela fait que, forcément, on peut vivre de son art. On ne s'enrichit pas, mais on est suffisamment à l'aise pour, comment dirais-je, bâtir solidement ses rêves.

RGH : *Vous disiez tout à l'heure que vous recevez beaucoup de commandes de textes. Voulez-vous dire que vous faites aussi office de nègre littéraire ?*

FCZ : Il y a beaucoup de choses. Quand je dis que je reçois des commandes de texte, il y en a beaucoup. Par exemple, on me demande d'écrire sur les potières de Sè. Il y a quelqu'un qui a dit : « Bon, je vais faire des photographies sur les potières de Sè : est-ce que tu peux m'écrire des textes qui ne soient pas des textes descriptifs mais qui soient de la littérature ? » Je suis payé en conséquence. Quand on me dit : « Écoute, j'ai besoin que tu me récrives ce scénario de film », je ne vais pas m'attribuer la paternité de l'œuvre. C'est l'œuvre de quelqu'un qui m'a dit de la lire autrement et de voir si on ne peut pas la mettre dans les standings internationaux. Et l'auteur me paye ! Maintenant, je viens de terminer un texte que m'a commandé par exemple un producteur de film ivoirien, il m'a envoyé le texte et m'a dit : « Écoute, j'aimerais que tu transformes le scénario en roman, mais tu ne vas pas le signer de ton nom puisque ce n'est pas ton idée ». Je dis : « Ben oui, je comprends, je suis le nègre, n'est-ce pas ? » On a travaillé le tout ; je lui ai rendu le texte et il vient de me payer. Donc, c'est ça ! Il y a par exemple un éditeur local qui m'a demandé de lui écrire un roman sentimental, de la littérature rose. Alors, je connais les ressorts de cette littérature, comment ça fonctionne, etc., l'univers de ce genre de fiction, mais ce n'est pas mon champ de créativité. Je lui ai dit : « Je vais te l'écrire mais je ne peux pas mettre mon nom là-dessus. » Je l'ai fait et j'ai mis le nom de ma mère là-dessus. Voilà autant d'activités que je fais, que je mène et qui me rapportent de l'argent.

RGH : *C'est vraiment intéressant. Donc, pour vivre de son art, il faut recourir à des astuces, créer les opportunités et être polyvalent.*

FCZ : Oui, multiplier les opportunités, explorer tout ! Là, je suis en train de travailler avec ma femme, parce que c'est elle qui a eu l'idée de faire une série de livres ou de bandes dessinées sur les personnages historiques du Bénin. Donc, on a commencé avec Béhanzin. On écrit le scénario, et actuellement le dessinateur est en train de terminer mais on a été soutenu par un homme d'affaires qui aime aussi ça. Seulement, le livre sera publié à Paris.

RGH : *Comme on parle de ce que vous écrivez, de ce que vous faites, est-ce que vous pouvez me dire, en quelques mots, les grandes lignes de votre œuvre ?*

FCZ : Moi, je pars du principe que la littérature, c'est le miroir de la société ; c'est également par la littérature qu'on peut comprendre

le fonctionnement d'une communauté. Et que l'écrivain, s'il y a un espace qui n'est pas investi par les sociologues, par les spécialistes en la matière, il peut par sa plume investir cet espace-là et le révéler au monde. Parce que nous sommes dans un domaine de l'émotivité, un sociologue qui parle des enfants de la rue, il en parle de manière sèche. Ce sont les faits qui l'intéressent ; il décrypte les faits et en fait des analyses, etc. Alors que l'écrivain, lui, il ajoute, à la description des faits, de la poésie ; il y met de la sensibilité. Tant est que le lecteur qui lit le texte ne se limite pas au fait décrit mais il peut être emporté par la colère, par la pitié... Bref, nous sommes sur le terrain de l'expression émotive et c'est ça l'enjeu de la littérature. Donc, depuis une vingtaine d'années que j'écris, j'essaie de mettre en évidence la société marginale dans laquelle vivent certains personnages, que ce soient les prostituées, les enfants de la rue, les handicapés socio-mentaux, etc. En tout cas, tous ceux qui ont été complètement évacués du champ de la société, de la grande société que nous formions avant. On nous a souvent dit que l'Afrique vit de manière solidaire, que l'individu n'existe pas, que c'est l'ensemble de la communauté qui fait vivre l'individu. Aujourd'hui, on a perdu tous ces repères.

***RGH :** Pas encore intégralement, n'est-ce pas ? Mais il nous reste encore quelques parcelles d'us et coutumes à préserver à tout prix. Je conviens cependant avec vous que l'Afrique est en pleine métamorphose à cause de la mondialisation. Avons-nous d'ailleurs le choix ?*

FCZ : Ce qui émerge, c'est l'individualisme. Ceux qui, peut-être, n'ont pas été véritablement nourris à cette culture sont capables, lorsqu'il y a une richesse qui est pour l'ensemble de la communauté, ils sont capables de ramasser tout et de contenter leur vie et de laisser le reste de la population dans la misère. C'est ce qu'on observe aujourd'hui. Et donc, ma plume essaie tout simplement de montrer ce phénomène en essayant de focaliser l'attention sur, justement, ces laissés-pour-compte de la société. Des gens qui sont capables de se tuer pour une miette de pain mais qui parfois donnent des leçons à ceux qui sont de l'autre côté parce qu'on a l'impression qu'ils conservent en eux des principes qu'on a perdus de l'autre côté ; ils conservent en eux les valeurs morales que la société a complètement abandonnées. C'est pour ça que très souvent je parle d'eux. Je dis d'eux qu'ils ont une certaine beauté, une beauté intérieure. Je parle de la beauté des hommes. C'est ça qui transpire dans mon écriture. Ces personnages, tous ceux-là vivent dans ce monde. Et de temps en temps, je m'échappe de ce monde pour parler d'au-

tres thèmes qui n'ont rien à voir avec ça, par exemple, mes origines brésiliennes révélées dans *Les Fantômes du Brésil*, ou alors je parle d'un thème qui est transversal à l'ensemble de la société humaine, l'héritage. Une grand-mère qui est à l'article de la mort et qui dit à ses petits-fils : « J'ai de l'argent », et les laisse s'entredéchirer avant qu'ils ne se rendent compte qu'elle n'avait aucun héritage, absolument rien du tout.

RGH : *Cela fait penser à la fable de Jean de la Fontaine : « Le laboureur et ses enfants » ! Passons à présent à vos projets. Je sais qu'en dehors des romans et des nouvelles, vous vous consacrez aussi aux arts de la scène, au cinéma et aux feuilletons. Je comprends maintenant, grâce à notre discussion, pourquoi vous êtes si polyvalent. Mais est-ce que se consacrer aux arts de la scène est une pause par rapport à l'écriture purement littéraire ?*

FCZ : Non, c'est que je suis quelqu'un de très passionné du cinéma. Un jour, il y avait un décorateur-plateau de film, paix à son âme, il s'appelle Joseph Kpobli, il m'a approché et m'a dit : « Tiens, toi avec tes qualités littéraires, tu peux commencer à écrire des scénarii », et il voulait même me trouver une bourse pour que j'aie à apprendre... il dit : « Bon, tu as les fondamentaux qui sont là ; il suffit tout simplement que tu en maîtrises les techniques ». Il m'en a parlé et peu de temps après, il est décédé. Et donc, disons que c'est lui qui m'a pratiquement révélé à ce type d'écriture. Pendant un an, je me suis documenté à gauche et à droite. J'ai voulu savoir ce que c'est qu'un scénario. Heureusement qu'il y avait déjà l'Internet à ce moment. Je me suis documenté vraiment et dès que j'ai eu la possibilité d'aller fouiller des archives quelque part en France, quand je vais en France, je n'hésite pas pour lire les scénarii et pour regarder les films aussi, voir l'art du réalisateur, etc. Donc, c'est venu très vite ! J'ai commencé à écrire ; mais dans ma tête, j'écrivais pour Hollywood. À ce moment-là, on détestait tellement les films Nollywood parce qu'ils étaient à leur début, ils ne maîtrisaient pas encore la chose et je me voyais mal en train de leur proposer les films Nollywood. C'est quand le phénomène a commencé par s'installer au Bénin, que j'ai dit que je pourrais m'entendre avec des metteurs en scène, des réalisateurs, des cinéastes, etc. Donc, ce n'est pas venu du jour au lendemain. Quand je me rapprochais d'un réalisateur, il me disait : « Oui, ton truc, c'est trop littéraire », etc., etc. Et progressivement, j'ai commencé à aller à l'essentiel, de manière à ne pas m'encombrer, surtout au niveau des dialogues par exemple, de beaucoup de littérature. Mais j'avais travaillé dans le silence en écrivant des séries de 20, 25 à 30 épisodes et du jour au lendemain,

comme ça, j'ai commencé à avoir des commandes. On me dit : « Tiens, est-ce que tu as une série à me proposer ? » et quand je sors : « Ah, c'est génial, on va le réaliser ». Donc, ça a commencé comme ça. Aujourd'hui, j'ai deux séries qui ont été réalisées avec Sanvi Panou : *Deuxième bureau*. J'ai une série qui était réalisée par Claude Balogoun : 13 épisodes. Avec Sanvi Panou, c'est 32 épisodes. Actuellement, je suis sur une série de 52 épisodes. Là, au niveau de la direction de la cinématographie, ils sont en train de travailler sur 12 épisodes. Et puis pour les films, il y en a deux qui sont déjà sortis. Pour les films, les longs métrages. Même si je ne suis pas satisfait de ça, il y a quand même un début de travail.

RGH : *Pouvez-vous me donner quelques noms de séries et de longs métrages sur lesquels vous avez travaillé ?*

FCZ : D'abord, *Deuxième bureau*, *Waxala et akoba*, c'est très, très local ; actuellement, il y a *Cœur errant*, en train d'être réalisé par la direction de la cinématographie et puis il y a *Cavale*, une série policière en train d'être réalisée par un groupe qui a déjà fait ses preuves à l'international, qui a déjà réalisé une série intitulée *La Saga des héritiers*. C'est eux qui m'ont commandé les 54 épisodes que je suis en train d'écrire actuellement. Là, j'ai fait 39 épisodes et je vais bientôt la boucler. Pour les films, il y a *Piège adorable*, je crois que c'est en vente mais je ne suis pas du tout content de ce film parce ça a été fait par Oncle Bazar qui a massacré le scénario.

RGH : *C'est le problème que j'ai avec certains comédiens béninois, ils sont encore à l'étape de l'art primitif. Les gens comme Simplicie Gbèhanzin alias Wobaho et consorts...*

FCZ : Oh, Wobaho, c'est encore un autre cas ; c'est carrément de l'amusement public.

RGH : *C'est le théâtre de la rue... on dirait un art manqué...*

FCZ : Même le théâtre de la rue a ses limites.

RGH : *Qu'en est-il à présent de vos projets ?*

FCZ : Ah, les projets ? Je suis notamment sur Facebook.

RGH : *Je vous suis sur Facebook... Je lis régulièrement vos nouvelles, chroniques et autres billets que vous y publiez...*

FCZ : Depuis quelque temps, je me donne régulièrement ce plaisir-là. Pendant les vacances, je me plais à composer des essais, des feuilletons...

RGH : *Je les suis religieusement !*

FCZ : Là, je vais en commencer un autre... à la fin du mois...
Alors, comme d'habitude, je voudrais rire un peu avec les gens,
faire rire les gens.